

PETŐFI

(1823-1849)

I. — *L'évolution du poète.*

« Le monde est le jardin de Dieu. Hommes ! vous en êtes les fleurs et les mauvaises herbes. Petit grain semé dans ce jardin, peut-être, avec l'aide de Dieu, ne serai-je pas une mauvaise herbe. »

Le poète qui à vingt-deux ans écrivait ces vers est devenu la fleur la plus magnifique qu'ait donnée la terre hongroise, dans ce jardin imaginaire, et c'est une gloire pour nous que de pouvoir le mettre aux côtés des plus grands, dont les centenaires sont célébrés par le monde entier. Il n'a point « maigri des années durant sur un long poème », il n'a point fouillé pendant des années les replis du cœur humain. Il n'a fait que venir et disparaître. Six années sont peu de chose pour une carrière poétique, et vingt-huit pour une vie. Et pourtant, ces six printemps ont vu se réaliser tant de rêves, ces vingt-huit années recèlent tant de trésors impérissables...

En effet, Petőfi, comme tous les grands lyriques, aimait à se raconter lui-même et, les portraits où il se peint sont comme les nuages, qui prennent incessamment des formes nouvelles ; cependant quelque chose y demeure constant : une âme charmante et passionnée, franche et droite, qu'enthousiasme tout ce qui est beau et grand : une fleur au jardin de Dieu.

L'évolution intérieure de Petőfi est tout aussi variée que les événements de sa vie elle-même, et d'une importance encore plus grande pour l'intelligence de ses poèmes. Les déconvenues des dernières années d'études, la vie de soldat — où l'a poussé la misère, — la carrière théâtrale — vers laquelle l'a entraîné, à défaut de talent, une passion irrésistible, — la faim, les courses vagabondes à travers le pays, souliers troués et gousset vide, les luttes, l'amour... la vie, en un mot : tout cela passe dans ses vers, encore tout frémissant, mais coloré toujours par l'état d'âme et l'humeur passagère du moment.

Dès le collège, Petőfi commence à rimer. Il emprunte les thèmes romantiques et sentimentaux et le langage affecté des poètes alors à la mode. Mais bientôt, rejetant tous ces clichés, il se met à écrire librement, simplement, comme l'on parle. Puis il prend son essor, il s'élève à des hauteurs inconnues ; son instrument a déjà une résonance merveilleuse, — mais il est encore trop jeune, et l'on ne reconnaît pas dans ses vers une inspiration personnelle, des sentiments vécus. Il attend l'amour, il l'appelle : « Sera-t-elle blonde, brune... ses yeux seront-ils bleus ou noirs ? » Il fait des rêves de gloire, mais aucun sentiment profond ne remplit encore son âme. Dans ses poèmes il verse la misère, les troubles et les espérances de sa jeunesse. Il parle de lui-même, toujours de lui-même. Et l'acteur qui sommeille en son âme mêle à beaucoup de sincérité beaucoup de rôles divers : tantôt c'est un gai compagnon qui ne songe qu'à boire, tantôt c'est un vagabond joyeusement philosophe ; mais gardons-nous de prendre au sérieux tous les rôles qu'il joue. — Son regard est perçant, il excelle à saisir certains types : le fêtard, par exemple, ou le mari obéissant, lui fournissent le sujet de tableaux de genre pleins d'une ironie souriante et d'un art achevé. Il entre « dans la peau » du berger hongrois, dans celle du gardeur de chevaux ; quoi d'étonnant qu'il sache si bien exprimer leurs joies et leurs chagrins, dans ses chants populaires, d'une forme si fruste et si simple et qui se prête admirablement aussi à l'expression de sa soif d'amour ? D'ailleurs Petőfi n'imité pas la chanson populaire, il l'enrichit plutôt par son art individuel.

Ce sont là ses premiers chefs-d'œuvre. La même inquiétude, les mêmes aspirations se retrouvent dans le beau récit populaire intitulé : *Jean le Héros*.

Cependant la réputation est venue : en 1844, le chef de la génération poétique précédente, Michel Vörösmarty, a fait éditer les vers qu'un pauvre jeune homme en haillons lui a présentés, et le nom de Petőfi est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs.

*
**

Mais l'amour se fait attendre encore. Le poète fait imprimer les *Tourments amoureux*, et dans un autre volume il égrène des *Perles d'amour*, mais quelque chose nous dit que ses sentiments sont à fleur de peau ; la grande inspiration amoureuse est encore loin. Il s'imagine l'avoir trouvée sur la tombe d'une jeune fille de quinze ans, qu'il n'a aimée, en réalité, que sur son lit de mort. Son âme avide d'émotions se prodigue dans les accents élégiaques du *Feuillage des cyprès*. — Les simples accords de la chanson populaire ne lui suffisant plus, il cherche des formes nouvelles, plus personnelles. Secrètement mécontent, la société des hommes l'importune. Il apprend le français, l'allemand, l'anglais, il lit déjà Byron, et les *Nuages* du pessimisme assombrissent son horizon.

La gloire est l'arc-en-ciel fugitif des pleurs ; l'amitié, la fidélité conjugale sont comme la fumée de sa pipe, aussitôt dissipée ; l'humanité, la vie immortelle... vains rêves. A côté de la beauté féminine, il met cyniquement le cadavre en décomposition ; et quand l'amoureux se glisse dans la nuit, l'assassin est là, qui guette sa victime ; quant aux pensées du poète, ce sont des fauves qui s'entre-dévorent.

Voilà ce que Petőfi exprime en une série de poésies épigrammatiques. A Jean le Héros, qui suivait son amante au pays des fées, succède dans un autre poème narratif l'amoureux cruel d'un vieux manoir féodal. Au lieu des tableaux de genre, pleins d'un charmant humour, qu'il peignait autrefois, le « Fou » apparaît : il va creuser une mine au centre de la terre et faire sauter le monde entier !

Ce sombre état d'âme romantique a produit aussi ses

chefs-d'œuvre. Petőfi est délivré de ses fauves ; au fond, c'est une nature saine, l'astre qui éclaire ses poèmes est notre bon vieux soleil, et non point la lune mélancolique. La guérison apparaît déjà dans de nouvelles œuvres et — comme toujours lorsqu'il s'apaise — ce sont des chants populaires qui montent vers le ciel.

Voici venir l'aurore de la patrie hongroise, l'espérance commence à s'éveiller ; la servitude ne peut être éternelle. Petőfi lit Victor Hugo, Lamartine, Béranger ; un nouvel idéal illumine son âme : Dieu a créé le poète pour guider son peuple vers Chanaan, ainsi qu'une colonne de feu. Il sera prophète : le prophète de la liberté. Ses premiers poèmes exaltaient le passé : maintenant il flétrit l'inertie nationale, il voit dans l'avenir, ses vers prophétiques sont pleins de passion et de sang. — Jamais la poésie n'a su le contenter complètement, il est avide d'action, il éprouve le besoin de se dévouer pour les autres et de souffrir le martyre pour un grand idéal. D'abord une pensée le tourmente : à quoi bon ? l'humanité est-elle vraiment en marche ? Mais bientôt il triomphe de ses doutes : il est guéri.

C'est alors que dans une petite ville de province il rencontre celle qui sera sa femme, Julia Szendrey. Le nuage cherche l'aurore pour se baigner dans sa clarté, l'alouette chante en s'élevant vers le ciel : amour, liberté ! Il a trouvé sa double inspiration, et les cordes de sa lyre vont rendre de nouveaux accents. La vieille forme classique de la chanson populaire se prête bien encore à l'expression de certains sentiments légers, mais la plupart du temps sa passion ne tient plus dans le cadre étroit de cette miniature ; maintenant c'est une riche floraison de poèmes lyriques dont on ne saurait dire quel est le plus beau :

« Oui, mais jusqu'ici je n'ai fait qu'écrire : il est temps d'agir. » Pour le bonheur de sa patrie, il est prêt à sacrifier son propre bonheur et son amour. Et voici qu'un vent révolutionnaire souffle sur la Hongrie. En mars 1848, il sera le chef de la jeunesse, poète et soldat de la liberté. Enfin l'action est arrivée... et, parmi le champ de bataille de Fehéregyháza, une tombe anonyme l'engloutit.

II. — *Le poète de la Hongrie.*

Petőfi est un pur lyrique. Le sujet de sa poésie est toujours son moi, même quand il cultive un genre en apparence objectif. Il n'a même pas de poème narratif, au sens strict du mot. Dans sa première manière, c'est lui qui se montre sous les traits de Jean le Héros ; dans ses jours d'amertume, c'était lui, ce *Szilaj Pista* qui tue sa maîtresse ; après son mariage, c'est lui encore, ce charmant *Istók le Fou* qui, par le charme de sa parole, gagne le cœur d'un vieux misanthrope et de sa nièce ; et c'est lui de nouveau, cet *Apôtre* qui veut assurer le bonheur universel et que ses projets mènent à l'échafaud. Son état d'âme, sa vie intérieure, ses sentiments colorent tout ce qu'il écrit ; aussi ne faut-il pas voir dans ses poèmes le registre fidèle des événements de son existence : il façonne toujours la matière que lui livre la réalité.

De quelle espèce était son imagination ? Ses critiques lui reprochaient un jour de jeter dans ses vers les scènes et les impressions de la vie vulgaire, au lieu de s'élever à des hauteurs idéales. Petőfi, comme toujours lorsqu'il est attaqué, réagit passionnément ; il vante la force créatrice de son imagination : par delà le firmament, « là où finit l'univers de Dieu, sa toute-puissance crée un monde nouveau. »

Il est vrai que Petőfi a vagabondé au pays des fées, dans l'île sombre de l'amour... Mais son imagination s'attache à la réalité. Comme l'amour idéal et l'amour réel apparaissent devant lui, c'est le dernier qu'il choisit, car « au fils de la terre il faut la réalité, et le poète n'est-il pas un fils de la terre ? » Ce sentiment puissant du réel suffirait à expliquer le caractère si profondément hongrois de notre poète, car c'est la terre hongroise qui l'environne, le cœur qui bat dans sa poitrine est un cœur hongrois. Son Pégase n'est pas un cheval anglais haut sur jambes, ce n'est pas non plus une bête de somme allemande. « C'est un poulain hongrois que mon Pégase, la vraie, la brave race hongroise... »

Les paysages hongrois, la vie hongroise, l'âme hongroise, voilà ce que reflète sa poésie. Sa patrie à lui, c'est la plaine

que dorent les épis, où était son berceau, et qu'il salue avec tant d'allégresse dans un de ses premiers poèmes. La *Falu Morgana* — la fée des steppes hongroises — les grues qui passent en vols triangulaires, lui souhaitent la bienvenue. Les troupeaux de moutons reposent autour des puits, les bandes de chevaux galopent... au loin se montre une vieille auberge branlante où les brigands vont se désaltérer. Dans les roseaux voisins campent les oies sauvages, parmi la nielle filent les lézards... et là-haut sur le toit, claquette la cigogne, son oiseau favori. — Le poète laisse errer ses regards sur les plaines de la Petite Coumanie, ou plutôt son imagination en évoque avec amour jusqu'aux moindres détails : les insectes courant dans l'herbe, les sangsues engourdies au fond des ruisseaux ; mais n'allons pas croire qu'il s'amuse à donner des descriptions microscopiques : tous ces éléments se groupent en de larges tableaux animés par son amour, et sur le moindre brin d'herbe scintille, comme une fine rosée, l'âme du poète.

Et voici les habitants de la grande plaine hongroise : d'abord son père, dont il sait dessiner le portrait avec un si charmant humour ; sa mère, à laquelle il est attaché de toute la force de son âme. On chercherait en vain dans la littérature universelle un poète plus tendre et plus sincère de la vie familiale. Il n'est pas jusqu'à ses poèmes d'amour les plus passionnés où l'on ne sente la douce chaleur du foyer domestique. — Puis voici le valet de ferme, dans sa charrette attelée de quatre bœufs ; il fait claquer son fouet en passant devant la maison de sa mie. Elle est justement au jardin : elle cueille une fleur pour son amoureux, qui s'en va sifflant joyeusement ; voici encore le berger, le gardien de chevaux, le brigand, le chemineau, le jeune villageois... et combien d'autres figures populaires, qui animent ces tableaux de genre pleins d'action et d'intérêt dramatique.

Ainsi le monde hongrois se reflète tout entier dans l'âme de Petőfi, et cette sympathie profonde avec les êtres et les choses de son pays donne à ses premières chansons un caractère essentiellement national. Cependant, parmi ses nombreux tableaux de genre, il y en a un, peut-être le

seul, où le sarcasme a remplacé l'amour : « L'épée sanglante de mes ancêtres » — fait-il dire à son personnage — « est accrochée à son clou, elle est rongée par la rouille... la guerre n'est pas faite pour moi, mais moins encore le travail, bon pour le paysan ; je ne paye pas l'impôt, je gaspille ma fortune ; le pays, je m'en soucie peu : je suis un gentilhomme hongrois. »

Cette poésie nous amène à la deuxième période de sa vie, où le sentiment national devient en lui une force agissante, où il lutte pour un double idéal : l'affranchissement de la Hongrie et l'abolition du servage. Il se fait le héraut des temps à venir, mais il subit déjà l'influence des événements. Si jusqu'ici il a aimé la steppe, c'est que, dans la plaine immense, où nulle part les montagnes ne ferment l'horizon, son âme s'est sentie libre ; mais maintenant il s'exalte pour la liberté politique, la marche des événements est trop lente à son gré, il exige des actes : il faut émanciper les serfs ! Il faut se séparer de l'Autriche ! Il prévoit et prédit la lutte dont il sera le Tyrtée et le martyr.

III. — *Le poète de l'humanité.*

Contemplatif d'abord, puis actif, le sentiment de sa solidarité avec sa patrie fait de Petőfi le poète et le prophète de la nation hongroise. Voyons maintenant à quel titre il peut être rangé au nombre des grands poètes de la littérature universelle.

Si Petőfi était un poète cosmopolite, il n'aurait pas dans la littérature universelle la place qu'il occupe, et que lui vaut précisément son caractère hongrois. Il serait « dans le jardin de Dieu » une fleur comme les autres fleurs. — Et pourtant il ne doit pas peu aux pays étrangers, à leurs idées et leurs poètes. Déjà les tableaux de genre naissent naturellement de son inspiration quand il fait connaissance avec les œuvres de Béranger qui l'aiguillonne par son exemple. On retrouve dans son pessimisme l'influence de Byron. Quand il chante la liberté, on reconnaît le souffle de Victor Hugo, de Lamar-

tine, de Shelley et de la Révolution française. Mais tous ces éléments étrangers s'assimilent en lui, ils trouvent leur point de fusion dans son génie lyrique.

Loin de voir dans la liberté de sa patrie une cause exclusivement hongroise, il la conçoit comme une partie d'une tâche infiniment plus vaste : l'affranchissement de l'humanité. — Appliquant à lui-même l'idée de la métempsychose, il fut, dit-il, à Rome Cassius, en Suisse Guillaume Tell, en France Camille Desmoulins. Dans cette vie-ci, peut-être sera-t-il encore quelque chose ? Quand il « rêve de journées sanglantes », il réunit en une étrange synthèse le salut de sa patrie, le salut de l'humanité et son propre amour ; quand il s'attriste à la pensée de mourir dans son lit, et qu'il veut tomber foudroyé sur une cime, ou frappé d'une balle sur un champ de bataille, ce n'est pas seulement pour la liberté de sa patrie, c'est pour la liberté du monde. La nation signifie pour lui l'humanité, dont elle n'est qu'une partie infime. En un rêve magnifique il salue la révolution d'Italie et prédit une lutte gigantesque. Dans le monde entier il n'y aura plus que deux camps en présence : celui des bons et celui des méchants ; et nous serons vainqueurs, car la justice est de notre côté. Guerre ! Guerre ! Pour la liberté de tous les peuples ! Et quand nous aurons atteint notre but, jetons nos armes au fond des mers, car après ce jugement dernier viendra le paradis terrestre. Les méchants, les oppresseurs, ce sont les rois et les puissants. Il faut les exterminer, qu'il en reste à peine le souvenir ! Au gibet, les rois ! — Le futur paradis terrestre, c'est la démocratie, et quand celle-ci sera devenue une réalité, chacun aura au banquet une place égale. Il salue de loin l'avènement de la République. — « L'Apôtre » combat et meurt pour ces idées, et ses arrière-neveux, qui ont réalisé son rêve, ne retrouvent pas même sa tombe. Notre poète aurait-il pressenti sa propre destinée ?

A proprement parler, « l'Apôtre » expose le programme des démocrates et libéraux européens avancés vers 1848. Ce sont ces principes qui, transportés sur le terrain pratique, firent dédaigner à Petőfi la politique plus modérée de Széchenyi, pour l'entraîner dans le camp de Kossuth, où il professa même des idées encore plus radicales. Comme

tous les grands courants intellectuels, le mouvement démocratique et libéral jeta bientôt ses dernières vagues en Hongrie, sur les confins des Balkans, et Petőfi en est le poète et le prophète enflammé. Quelques-uns de ses vers ne s'adressent plus à la nation, mais seulement aux opprimés.

Mais sa foi en la solidarité des peuples fit bientôt place à la désillusion. Dans la lutte pour la liberté, la Hongrie reste seule, et Petőfi se dit étonné : « L'Europe est calme, est calme de nouveau. »

L'idéal que poursuit Petőfi et qu'il chante dans ses poèmes politiques n'est donc pas seulement le bonheur de sa nation, mais la félicité du genre humain. Ce furent son apostolat et son martyre qui le désignèrent d'abord à l'attention des littérateurs étrangers : à une époque où l'oppression autrichienne empêchait qu'on écrivît en hongrois sur ce poète, parurent en allemand, en français, en italien les premiers articles sur lui et les premières traductions. Son ardeur passionnée, exempte de toute rhétorique, assura le succès de son œuvre à l'étranger. Les idées passent, les formes — quand il s'agit d'un écrivain tel que Petőfi — demeurent éternellement.

Mais Petőfi a un autre titre encore à sa place dans la littérature universelle. Il a su faire entrer dans la littérature la simple chanson populaire, il a créé une poésie véritablement nationale, accessible à tous les hommes, aux plus humbles comme aux plus lettrés, et qui, dans sa sincérité, sa simplicité, sa forme classique et pure, est sans doute unique dans la littérature mondiale.

JENŐ KASTNER.

(Budapest)
